

Entrevue

François Soucy entre les tuyaux

par JEAN BASILE

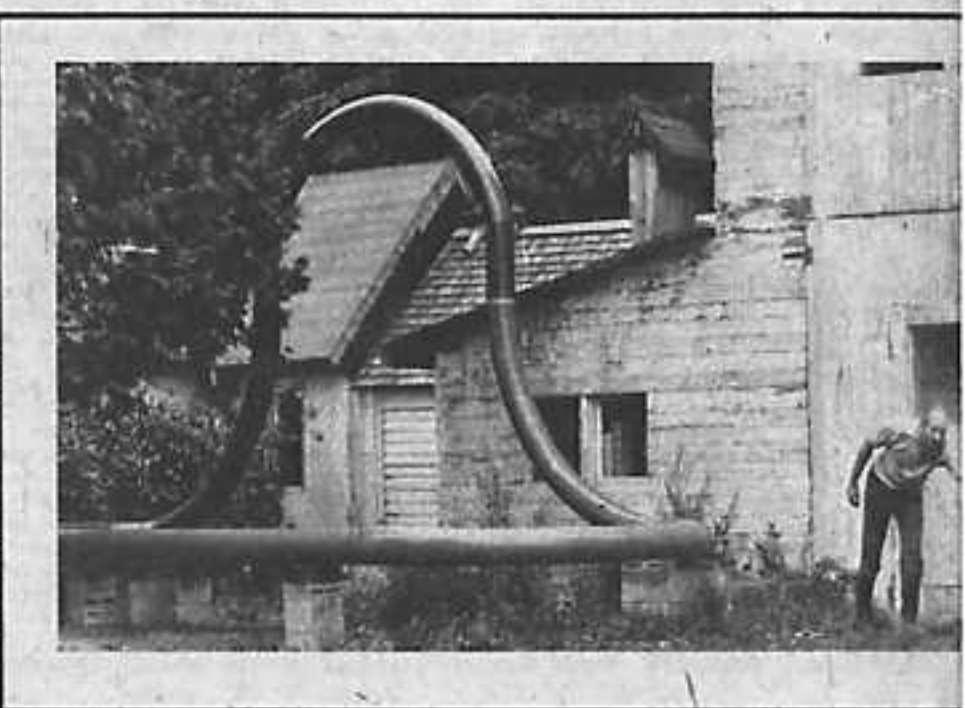
Peut-être a-t-on remarqué qu'un bon nombre de ceux qui ont fait la scène artistique dans les années soixante se sont maintenant retirés. On ne parle plus guère de Mousseau et bien des promeneurs d'aujourd'hui ignorent que la grande murale en plastique, qui orne le hall d'entrée de l'Hydro-Québec, est de lui. Vaillancourt fait moins de sculpture et plus d'action sociale et politique. D'autres sont à l'étranger. C'est un peu comme si un certain milieu des arts, si vivant il y a quelques années, quand le musée d'Art contemporain était rue Sherbrooke, s'était volatilisé.

Mais il n'en est rien. Un bon nombre de ces artistes continuent leur travail même si on parle moins d'eux dans le monde des galeries. Plus encore les sculpteurs dont le travail, très particulier, est aussi fort décourageant dans un pays où les municipalités attachent plus d'importance à la tonne de béton et à la rentabilité du pied carré qu'à la qualité de la forme.

C'est le cas de François Soucy parmi d'autres. Mais sa démarche, vigoureuse, a quelque chose d'exemplaire.

Il a quitté le "milieu" comme l'on dit, non pas déçu mais fatigué de la quasi-impossibilité pour un sculpteur, et monumental, de travailler en ville. Il habite maintenant à la campagne au milieu d'une immense pinède à flanc de coteau. De sa maison de bois, reconstruite par ses mains, il domine le lac L'Archigan, près de St-Hippolyte, dans les Laurentides.

Là, dégagé de la pression urbaine, et plus encore oublié des "contacts", du stress du marché, il a pu réaliser, moins modestement que l'on pense, un des rêves de tout artiste, travailler en paix dans son coin, en y ajoutant l'espace nécessaire à la sculpture, cet espace si difficile, et si coûteux à la ville.



— J'ai pu enfin me construire un atelier, dit-il, et j'ai enfin assez de place pour envisager des pièces importantes. Cela n'a l'air de rien, pour nous, c'est essentiel.

L'atelier, dans un appenti près de la maison principale est, en effet, vaste. Il contient la machinerie nécessaire pour travailler l'acier. François Soucy, s'il a beaucoup travaillé le bois autrefois, se préoccupe du tuyau d'acier et toutes ses sculptures sont faites maintenant de tubes cintrés et souvent peints. Car, fidèle à lui-même, François Soucy attache, comme à l'époque où il travaillait dans un grenier de la rue Bonsecours, une grande importance à la couleur.

Il est l'un des "plasticiens" de la sculpture et son travail, quoiqu'en trois dimensions se rattache à celui des Tounsignat et des Molinari. Sans toutefois avoir, comme eux, les peintres, l'avantage de proposer des pièces acceptables dans les appartements.

— Le travail du sculpteur monumental, dit-il, est particulièrement difficile car la cité moderne, telle qu'on la conçoit ici, en tous cas, ne fait guère de cas de la forme sculptée. Sans doute, la loi prévoit un pourcentage, fort restreint d'ailleurs, des budgets de construction des immeubles publics pour des fins d'ornementation. Mais, pour un sculpteur, ce pourcentage est

faible, même s'il se traduit pour les profanes par des sommes considérables. Ainsi, on peut me donner un contrat gouvernemental de \$7.000 mais le fer coûte cher et les outils aussi. Et je ne compte pas le temps. Une pièce peut demander un an de travail; je ne crois pas que cela me laisse plus de \$2.000. C'est beaucoup moins que l'assurance-chômage.

Comment vit alors un sculpteur? François Soucy n'a certes pas trouvé la solution idéale, du moins à nos yeux de consommateurs habitués à un salaire minimum. Mais il a trouvé un modus vivendi raisonnable. Sans être une exploitation, son domaine sert aussi à l'habitation d'un

ux et les chèvres



Photographies: Alain Renaud

troupeau de chèvres laitières, une vingtaine en tout. Cinq heures de sculpture par jour, cinq heures de chèvres qui donnent assez de lait pour faire quelque douzaines de fromages par semaine. C'est Jeanne, sa femme, qui s'occupe de la petite commercialisation de ce produit. Le revenu est minime car le chevrelet est trop petit mais il sera agrandi peut-être... quoiqu'une bonne chèvre coûte cher.

— Malgré tout, dit François Soucy, il y a là un équilibre satisfaisant et je n'en ai jamais trouvé un d'aussi satisfaisant en ville. Les problèmes restent nombreux: une voiture trop vieille, beaucoup de travail, une sorte d'isolement. Je suis quand

même content d'avoir réussi cette réadaptation à la campagne et d'une façon presque viable, même si je sais qu'il nous faut encore imaginer beaucoup de choses pour que le projet marche d'une façon satisfaisante. Malgré tous les problèmes, je crois qu'il est important pour un artiste d'être libre et de communiquer avec son environnement. Naturellement, ce serait plus facile si nous avions une voiture moins capricieuse et si nous fournissions plus de lait. Mais, d'un autre côté, le troupeau de chèvre n'est qu'un à-côté. Il ne faut pas que cela devienne trop envahissant.

L'environnement! C'est pour le sculpteur le premier souci, et

non seulement à la campagne, dans ce qu'il vit, mais dans les centres urbains, par son travail. Il y a quelques années maintenant, François Soucy a fait une sculpture pour orner la place devant le nouveau Palais de justice de St-Jérôme. Il met en ce moment la dernière main à une pièce énorme qui se dressera à Victoriaville, dès qu'elle sera finie. Il s'agit d'une sculpture tubulaire polychrome de plus de vingt cinq pieds de haut.

— J'attache une grande importance, dit-il, à mon travail et mon opinion est qu'il faut faire un travail accessible à l'homme de la rue. Car la sculpture, comme le building, fait partie du décor quotidien. On la voit devant soi, on peut la toucher,

on peut tourner autour. Sans tomber dans le populisme, dans le facile, je pense que l'on doit faire un art pour le peuple, un art qui le surprendra, l'amusera, provoquera son imagination. Ce n'est, hélas, pas le cas de l'architecture moderne, à quelques exceptions près. Sans prêcher pour ma paroisse, je pense que l'on devrait faire appel plus souvent aux sculpteurs. Mais, pourquoi le cacher, l'architecture, maintenant, n'est presque plus un des Beaux-arts: c'est de l'engineering. Cela finira par déshumaniser les villes, si ce n'est déjà fait. Cependant, j'en arrive à me demander s'il sera jamais possible de concevoir une véritable participation du sculpteur à la construction, ou au dessin urbain. Et puis, il y a tellement de malentendus, même dans des cas mineurs. Ainsi, je suis en retard pour la sculpture destinée à Victoriaville et les édiles ne sont pas contents. Ils ne le sont pas parce qu'ils ne peuvent pas régler leur comptabilité annuelle tant que je ne leur livre pas la marchandise. Mais moi, je ne livre pas une marchandise, même si je fais un effort pour être à l'heure de la comptabilité; je la finis. Ainsi, elle était bleu et rouge. Tout compte fait, je la préfère dans deux tons de rouge. Il me faut donc recommencer la peinture avant de la livrer!

Peut-être n'est-il pas inutile de signaler que François Soucy pourrait fort bien, comme un bon spéculateur, morceler sa pinède et la lotir en petit chalets d'été pour les pêcheurs et les amateurs de canotage. Mais il ne le fait pas. Il rêve plutôt de placer des sculptures le long des flanes du coteau.

— Les gens viendraient, dit-il, ils verraient les arbres, le lac, les chèvres. Accessoirement, ils verraient aussi des sculptés. Il n'en faut peut-être pas plus que cela pour redevenir un homme.